Document generated on 04/25/2024 7:17 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Où la force se dresse

François Charron

Number 112, Spring 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14165ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Charron, F. (2007). Où la force se dresse. *Moebius*, (112), 39–48.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

François Charron

Où la force se dresse

Où la force se dresse – la profondeur froide de la terre, l'amour noir et piétiné.

Dernières places, dernières branches, jusqu'à l'air où nous disparaissons.

Nous habitons l'insondable à enjamber, les mots tournent et s'éloignent comme des amis.

Sombrant et recomptant les années – pour avancer encore.

Je reste longuement à la surface, un jour je m'élancerai.

Ce qui roule jusqu'à nous – notre vie est une peinture dans l'immensité.

Ainsi, qu'avons-nous découvert en nous ? Halète et halète et halète.

Jusqu'à nous les couleurs nous soutiennent, le silence nous fait se retourner.

Hier, dans cette ville pour en oublier une autre, j'ai marché avec le soleil en vous haïssant.

Ainsi – lumière au front dans un même froid. Et rien que des signes : demain, dehors, déjà. Ce serait quand même ridicule d'arriver d'avance.

Ainsi – nous pratiquons des nœuds, des fractures. Nous nous arrêtons à deux pas pour céder et fuir devant soi.

Dans un monde immobile et bleu, le temps emporte au loin les demandes.

Chaque matin, nous changeons démesurément d'horizon.

On est là de nouveau dans le sang qui murmure pour vivre.

Nous hésitons entre le mien et le tien. Nous respirons et les murs demeurent stables.

Une intensité circule à la jointure des mondes, l'air arrêté retentit dans nos pensées.

Oubliant de nous restreindre au pied de nos pensées inflexibles rêveurs que nous sommes – notre sommeil réveille les morts.

L'usure de nos serments – présence de ce qui doit venir.

Brûle tout ce qui n'est pas un acte.

L'empire de l'été de toute son énergie sur nos figures – nous vivons au Nord, là où finit la piste.

Cabrer, fouler, choyer – nous sommes humains et nous sommes seuls.

Maudire, bénir – tout autour la pluie des souvenirs continue de tomber.

Limites vieillissantes à l'intérieur de nous, défense de marcher. Comme une dernière feuille, on sort le cadavre de la maison.

On nous a déposé dans la pénombre, nos pas figés sur le sol.

Debout sur la ligne de séparation, accueille le jour qui te console.

Comme le regard de la lanterne, en avant la lune a fondu.

Sous le calme seulement, le librement dévêtu en moi qui s'élève. Il nous arrive aussi des choses éprouvantes. Nous prenons un air très grave et nous oublions de revivre.

Le fond de l'univers advient, la même houle anonyme et cette image que je n'ai pas vue.

La grande fissure intelligente au loin – on peut en détecter les indices. À partir de ce qui donne.

Des sentiments m'accrochent sans jamais atteindre le sol.

Un bloc éclate, le radar est défectueux. Ce qu'on nous montre, nous ne l'avons pas vu.

Je n'écris pas simplement certaines choses.

Viens avec moi dans ce qui subsiste d'éternel.

À la tombée du soir, chacune de nos étreintes participent et flottent dans les chambres.

Pas toi, pas moi, un baiser suspendu mais sans bornes sur une étendue qui grandit.

Ce que nous aimons ne se déplace pas, ce que nous aimons s'égare en nous.

Il convient de dresser l'oreille pour entendre hurler de douleur. Avec quelle précaution ils sortent de la forêt !

Tous les corps étreignent toutes les âmes.

Le sale amour tel un tocsin sonnant dans un bleu ciel d'été.

On pense à faire signe à quelqu'un qui n'existe pas – j'accède à ma propre bouche, je laisse passer la crise.

Penser scintille dans la dépouille abandonnée. Saisissez mon âme, elle se tourne vers vous, et attirez-la à vous.

Comme une voix qui se faufile par la porte et court dans la ruelle – ô mon aimée, écoute ! Le génie de la nuit parle d'un autre monde, un jour nous verrons marcher les morts.

Le chaud frisson à la lueur des réverbères. Mon sombre contour, je sais, je sais, je ne l'ai pas reconnu sur le coup.

Non, tu ne sais rien. C'est le moteur que tu heurtes, le moteur habité, le moteur dont tu te sers.

Les idées trébuchent, on veut croire à nouveau à tout ce qui nous arrive.

Il est nécessaire d'empoigner résolument la surface sans délaisser le dieu du fleuve.

Impérieusement, les symboles pénètrent les symboles.

À travers la conscience – même alourdie – le battement des organes renoue avec le pouvoir que je n'exerce pas.

Entre deux cloisons toujours les mêmes – la ruine de quel désir ?

Le sablier de lumière était lancé à travers le ciel.

De la poudre se tend vers mes yeux, mes jambes engourdies sont frappées par le vent et les pleurs.

Ce souffle, peut-être, me laisse vivant.

De l'espoir à jamais – un accident eût tout envenimé.

Là où je ne me trouve pas, les générations paraissent inépuisables.

Tirer sur sa peur à l'instant où le feu communique avec l'espace.

Halte, halte, halte.

Nous embrassons et nous gravitons dans l'air. Exténuées, les étoiles restent muettes.

Une branche m'a dit : « La brièveté c'est l'éternité. »

Le petit enfant sans fenêtre a du mal à entrer. Dans chacune de ses mains, ses amis sont méconnaissables. À côté de lui, les maisons sont basses et vont dans une direction indéterminée.

Punis, les mots qui s'emparent des lointains restent enfermés dans leur chambre.

Ému, je sors de moi-même pour atteindre les pierres ardentes.

À l'écart, des proches assistent à mes obsèques et la mort qui traverse les adieux me rend heureux.

Devenues de plus en plus minces, de plus en plus transparentes, les jambes apprennent à voler.

Cheminant vers le ciel inaltéré, éclaircissant les faits.

Au cimetière voisin, une petite tombe était ouverte. On échangeait ses souvenirs de guerre inondés de sang et de larmes.

Je guette mes ressemblances au fond d'un son qui frémit.

Sur un théâtre véridique, la guerre véridique a pris la place de chaque instant. Dans un coin, le bonheur écrasé de honte, on sanglote dans son âme.

Tu brilles, tu brilles, tu brilles, les vivants s'abreuvent de terre.

J'écris à m'en blêmir les lèvres. Béant de fatigue, le logos cligne des yeux de chaque côté de la route.

Tu ouvres les yeux et c'est un fait. Tu ne peux plus parler comme avant, l'esprit du vent passe sur ta peau.

À chaque pas, tu glisses sur une mine qui ne connaît que la date de ta fin.

Tu vois parfaitement des éclairs. Tu te précipites à l'extérieur. Elles se sont enfuies sans que tu puisses les suivre.

C'est inévitable, mais tu n'aimes pas faire attendre ton corps.

Tes nappes se salissent, tu arrêtes de faire tourner les pages, une impossible lecture veut te dire quelque chose d'important.

Pas question de lumière, tu te couches sur le ventre pour contempler le mystère de plein fouet.

Te voilà plus toi que toi-même, renvoyé à un soulèvement qui te reçoit.

Le bruit de cent milliards d'âmes est un silence que tu ne peux exprimer.

Dans ta maison, un petit cercueil vide plus une tête entourée de roses fanées.

À la moindre défaite, tu te jettes sur des mots bruyants.

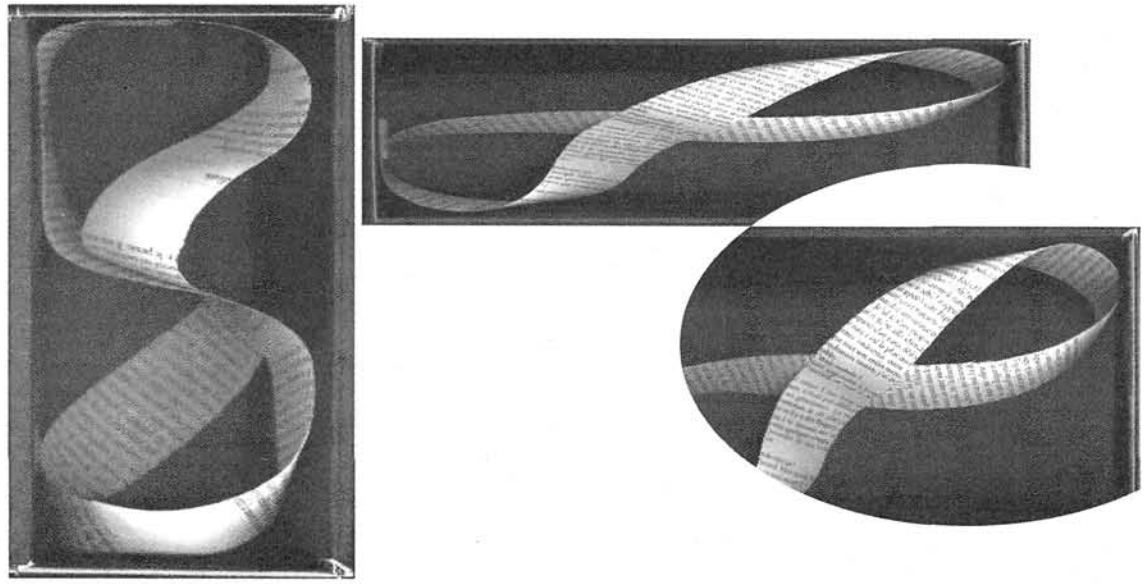
Le manque de souvenirs attirera le dépouillement de la distance entre les choses.

En un étrange chaos, le sol.

Le sol est désormais le premier signe.

Le plain-chant de l'errance sous l'emplacement du soleil. Les couteaux qu'on aiguise pour le dépeçage.

Tu t'approches de la chair lumineuse. Tu essuies ton front sec. Un enfant resplendit dans le pourpre de la putréfaction.

Ta faiblesse se cramponne péniblement. Les mots te narguent et te subjuguent. L'apparence humaine ne dispose plus du moindre recoin. Ce qui est à vendre est devenu très cher.

Tu n'avanceras plus d'un pouce et tu recevras toute la lumière.